

## Erreur ! Argument de commutateur

Michel BANNIARD  
Professeur à l'Université de Toulouse-II  
Membre du Centre Lenain de Tillemeont (Paris-IV)  
Membre de la Société de Linguistique de Paris

### LA VOIX ET L'ECRITURE : EMERGENCES MEDIEVALES

#### I - DU NOUVEAU POUR LE HAUT MOYEN AGE ?

1 - La période considérée dans ces études mérite pleinement l'appellation de transitoire, dans la mesure où en amont de celle-ci, l'historien se trouve confronté à la fin (aux fins ?) du monde antique tardif, et en aval au début du Moyen Age «classique». Vrai en général, ce caractère prend son plein relief dans le domaine spécifique de l'histoire culturelle et, intérieure à celle-ci, de l'histoire langagière. Au Ve siècle, le monde occidental est encore assez clairement divisé en deux ensembles fonctionnant par exclusion réciproque. A l'intérieur du limes impérial vit la Latinité, définie par trois caractères principaux : 1) l'ensemble de ses locuteurs est latinophone ; 2) à leur langue parlée correspond une langue écrite d'usage très général ; 3) en cette dernière est rédigée une littérature pluriséculaire. Aux marges de ce limes vit l'Etranger (la barbarie) qui répond aux trois critères opposés : 1) Ses locuteurs parlent des langues non seulement non latines, mais aussi distinctes entre elles, et en outre fortement dialectalisées ; 2) sauf exception limitée elles sont dépourvues de forme écrite ; 3) en conséquence, il n'existe dans cet outland langagier pas de littérature autre qu'orale.

Au IXe siècle, cette opposition, sans avoir totalement disparu, a profondément évolué. A l'intérieur de l'ancien limes, 1) la latinité a disparu pour laisser place à la romanité, ou plutôt aux romanités ; 2) les nouvelles langues (romanes) sont dépourvues de support écrit régulier ; 3) les nouvelles cultures qui percent sont ipso facto encore vierges de littérature. Ainsi la pluralité langagière barbare est-elle rejointe par la pluralité langagière romane. Mais là s'arrête provisoirement la convergence entre romanité et barbarie. En effet, dès le VIIe siècle, 1) les langues barbares commencent à disposer d'une scripta ; 2) leur littérature orale se transforme alors en littérature tout court.

Ce renversement des rapports culturels s'effectue par le biais d'un médiateur commun, le christianisme. En effet, en tant que religion du livre, de la loi, de la tradition, le christianisme a été le facteur principal d'assimilation culturelle entre les peuples dits barbares, qu'ils se soient installés - de gré (comme foederati) ou de force (cas de la Bretagne) - à l'intérieur de terres anciennement romaines, ou qu'ils se soient peu à peu ouverts, dans les espaces extérieurs, à l'assimilation religieuse, là aussi

## Erreur ! Argument de commutateur

pacifique (missions grégoriennes) ou brutale (drang nach Osten des premiers Carolingiens). La christianisation a joué un rôle assimilateur à trois niveaux : 1) naturellement, en offrant une religion unique commune aux différentes ethnies ; 2) en insérant en vertu de ses propres structures un fort coefficient de littérarité dans l'espace mental des nouveaux convertis ; 3) en provoquant par effet rétroactif le passage de cultures ethniques endogènes de l'oralité quasi pure à la littérarité.

Dès lors, l'ancien moule culturel commun, créé du III<sup>e</sup> au Ve siècle par la fusion entre l'héritage de la mission chrétienne et la tradition scolaire, intellectuelle et juridique romaines, est devenu opératoire dans l'émergence des langues et des cultures du haut Moyen Age. L'orthographe latine sert de prototype aux scriptae barbares; la grammaire scolaire produit les filtres linguistiques à travers lesquels les locuteurs germanophones, celtophones, etc... analysent leur propre univers de parole ; la littérature latine tardive (surtout chrétienne) incite les détenteurs de savoirs littéraires oraux à transformer ces derniers en monuments à la fois moins périssables et plus prestigieux par l'invention d'une littérature, cette fois au sens strict.

2 - Cet enchaînement autorise à parler de «transitions latines». La trilogie christianisme, latinité, romanité (au sens de culture romaine) a assumé une fonction double face aux langues et aux cultures des peuples extérieurs à l'Empire : à la fois de répression et d'effacement, mais aussi de révélation et d'affirmation. Du creuset où se rencontrent, s'affrontent et interfèrent les imaginaires, les légendes et les voix celtiques, germaniques, scandinaves et le monde intellectuel et mental romain, latin et chrétien naissent les littératures médiévales, romanes ou non, une fois précisément que s'est achevée la transition latine.

Cette dernière a-t-elle opéré selon des modes différents à l'intérieur de l'ancienne Romania ? Le parallèle paraît s'imposer, avec les mêmes questions à la clef. En effet, parmi les changements qui caractérisent ces siècles entre Antiquité et Moyen Age figure la métamorphose étonnante au terme de laquelle l'unité plurielle latine avait cédé la place à une diversité unitaire romane. Or, ce procès fit passer le latin du statut de langue vivante à celui de langue morte. A la différence des domaines langagiers «barbares», les historiens disposent des deux bouts de la chaîne diachronique avec à un bout le latin des chrétiens, et à l'autre les premiers textes rédigés en scripta romane. Mais l'abondance de documents, supérieure apparemment en ce domaine «romain», n'a pas permis de faire l'économie d'une problématique complexe.

En effet, c'est une question ancienne que de déterminer quels rapports ont entretenu le latin parlé tardif (LPT) (improprement dit «vulgaire») et le latin écrit (LE), ainsi que le rapport existant

## Erreur ! Argument de commutateur

entre le LE et le latin écrit littéraire (LEL), et par transition, entre LPT et LEL. A partir du moment où l'on constate que la voix du LP a choisi définitivement une autre voie que celle du LE, autrement dit où par une double divergence la langue écrite traditionnelle ne donne plus qu'une image très infidèle de la langue parlée spontanée, et où, parallèlement, cette dernière ne laisse plus guère reconnaître les caractères vitaux de la langue écrite traditionnelle, il convient de se demander quelle est la chronologie des phénomènes au terme desquels un tel clivage a été installé.

C'est entre le Ve et le IXe siècle que le LPT s'est métamorphosé en une nouvelle entité langagière, que l'on dénommera par symétrie logique le roman parlé archaïque (RPA, ou protoroman, PR). Depuis les années 70, la sociolinguistique rétrospective, élaborée peu à peu jusqu'à devenir une sorte de science auxiliaire tant de l'histoire culturelle que de la linguistique diachronique, s'est efforcée de consacrer à cette métamorphose l'attention qu'elle requiert, de créer les outils indispensables à son étude, et de mettre en place une méthode de recherche. Ces travaux ont abouti à une redéfinition des thèmes d'enquête caractérisés par la prise en en considération : 1) des critères d'émission des messages (écrits et oraux) ; 2) des conditions de leur réception selon les niveaux culturels ; 3) de la géographie linguistique de ces phénomènes aussi bien en diachronie qu'en synchronie.

Dans les années 90, il est possible d'affirmer que la sociolinguistique rétrospective est parvenue aux conclusions suivantes : 1) Le latin est demeuré langue de communication générale en Occident jusqu'à une période nettement plus tardive qu'on ne l'admettait jusqu'au tournant épistémologique des années soixante ; 2) La langue parlée populaire s'est, corrélativement, moins vite détachée de la langue mère que ne l'enseigne la philologie romane traditionnelle ; 3) L'usage de l'écrit est resté assez général, même en Gaule mérovingienne ; 4) L'accès semi-direct au latin est demeuré possible pour l'élite des laïcs même tard dans le haut Moyen Age. Ces thèses rassemblent actuellement dans un certain consensus divers chercheurs européens : H. Astma ; M. Banniard ; J. Fontaine ; M. Heinzelmann ; J. Herman ; R. Mc Kitterick ; M. Richter ; M. Van Uytvanghe ; R. Wright (cf. les repères bibliographiques joints en III, B).

Les schémas donnés en II donnent le point actuel des recherches en ce domaine. On aimerait saisir cette occasion pour attirer l'attention sur divers sujets épineux, qui nous paraissent autant d'occasions de faire renaître un certain nombre de vieux mythes. 1) La scripta romane (en voie d'apparition à partir du IXe siècle) n'est pas l'expression de la voix du peuple. C'est dans les hauts lieux de la culture cléricale et monacale qu'elle s'est élaborée ; 2) L'orthographe latine mérovingienne (VIe-VIIIe s.) tient moins le rôle d'un «effaceur» de la voix vivante que d'un médiateur

## Erreur ! Argument de commutateur

provisoire de celle-ci ; 3) Conséquemment, rien ne prouve que la lecture à haute voix sans effort orthoépique de telle Vie comme la Vita Richarii prima (fin VIIe siècle), n'ait pas été plus «populaire» que le chant élégant de la Cantilène de sainte Eulalie (fin IXe) ; 4) Rien ne prouve non plus que la métamorphose du LPT en PR soit le résultat d'une (r)évolution réservée au seul latin parlé par les illettrés. Il faudra sans doute abandonner cette dichotomie manichéenne au profit d'analyses interactives plus complexes : la langue parlée par les élites, même urbaines et mêmes monachales, participait, elle aussi, à l'innovation et à l'invention ; quant à la langue parlée par les illettrés, elle était capable de conservatisme protecteur et d'inertie imitatrice.

3. Ces dernières mises au point impliquent, dans les faits, un repositionnement plus profond qu'il n'y paraît à la fois dans la manière de considérer la période en général, et dans celle de traiter du changement linguistique en particulier. On n'insistera pas ici sur le renouvellement des points de vue en ce qui concerne les transformations de la société, des institutions, de la religion, etc... A une perspective catastrophiste a succédé une analyse constructive. Il devrait en aller logiquement de même en histoire culturelle et langagière. Bien plutôt que de considérer les langues romanes comme une forme issue d'une sorte de dégénérescence incontrôlable du latin, il serait plus exact de décrire leur élaboration comme une longue genèse où l'invention et la création ont joué une large part : il ne suffisait pas, contrairement à un axiome implicite de mal parler latin pour inventer l'ancien français (ou tout autre langue romane). Ce recalage idéologique vaut pour l'émergence au niveau de l'écriture des langues non romanes. Les différentes études publiées ici confirment ces points de vue.

J. Fontaine par une fine analyse des indications de la Vita Martini décrit le fonctionnement de la communication latine pendant l'évangélisation des campagnes de la Gaule à la fin du IVe siècle. M. Van Uytfanghe réussit, grâce à une démonstration très nourrie, à montrer comment la Bible latine demeure un instrument privilégié pour l'instruction des laïcs en Gaule mérovingienne. La complexe étude de R. Wright engageant l'enquête dans le territoire hispanique où sont confrontées à partir du VIIIe siècle des langues d'origine latine et des langues d'origine sémitique (hébreu/ arabe), dessine les rapports multidirectionnels de la langue parlée et de la langue écrite, de la langue de prestige et de la langue acculturée, au prix de descriptions aussi intriquées que la situation sociolinguistique considérée. A. Crépin analyse les délicats échanges entre le latin et le très vieil anglais dans l'Angleterre des IXe-Xe siècles. M. Richter traque l'émergence des premières scripta et des premières oeuvres celtiques insulaires.

Ces quelques études, malgré leur austérité, montrent que les outils de l'analyse philologique et littéraire traditionnelle,

## **Erreur ! Argument de commutateur**

complétés par ceux que met en place la sociolinguistique, sinon la pragmatique, rétrospective, renouvelés aussi par des échanges réciproques plus intenses avec les problématiques historiographiques propres à ces siècles de transition, la voie est ouverte pour mieux comprendre comment les voix latines et les voix barbares se sont métamorphosées dans leur rencontre avec la voie culturelle, grammaticale et orthographique romaine.

**Erreur ! Argument de commutateur**

II - SYNTHÈSE EN FORME DE SCHEMAS

1) FIN DE LA COMMUNICATION VERTICALE LATINE  
( SCHEMA CHRONOLOGIQUE )

\*\* France d'oïl : 750 - 800.  
\*\* France d'oc : 800 - 850.  
\*\* Espagne mozarabe : 850 - 900.  
\*\* Italie du Nord et  
du Centre : 900 - 950.  
\*\* Italie du Sud : ?

( \*\* Afrique : 750 - 800 ? )

2) ABREGE CHRONOLOGIQUE DU CHANGEMENT LINGUISTIQUE EN  
OCCIDENT LATIN

0 - Avant 450: le latin est la langue commune.

< 1 -450 - 650: apparition et multiplication des  
< tournures nouvelles de  
substitution aux tournures PERIODE I < classiques.

< 2 - 650: seuil critique d'équilibre entre  
< traits latins et traits romans. ( Italie 750 ? )

PERIODE II < 3 - 650 - 750: polymorphisme généralisé.  
( Italie 850 ? )

< 4 - 750 - 800: abandon de la compétence active  
des traits classiques. ( Italie 900 ? )

PERIODE III

< 5 - 800 sqq.: abandon de la compétence passive.  
( Italie 950 ? )

3) ANALYSE EN GROS PLAN DU VIII<sup>e</sup> SIECLE EN FRANCIA  
PROTOROMANE

	A) LETTRES	B) SEMI-LETTRES	C) ILLETTRES
Comp. act.	+++	++-	+--
Comp. pass.	+++	+++	++-

## Erreur ! Argument de commutateur

Les schémas 1 et 2 sont repris de Viva voce, p. 492 et 534. La «communication verticale» désigne dans ce cas la transmission d'un message (religieux) en latin d'un style simple prononcé sans apprêt (sermo humilis ou rusticus) à l'intention d'un public d'illettrés (illitterati). Le schéma 3 paraîtra dans l'étude consacrée à cette question par l'auteur dans le Colloque Charles Martel (1992) (cf. Repères III b). L'abréviation «compétence active» désigne la capacité d'un locuteur à parler ici, au moins partiellement, en latin (tardif, naturellement) ; celle «compétence passive» désigne la capacité d'un locuteur à comprendre un message émis oralement dans ce même latin tardif.

## Erreur ! Argument de commutateur

### III - REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

- A) QUELQUES PUBLICATIONS DE REFERENCE (Jusqu'en 1980)
- B) TRAVAUX RECENTS ET EN COURS (1981-1993)

#### A - (Publications jusqu'à 1980)

1. D'ARCO SILVIO AVALLE, Protostoria delle lingue romanze, Turin, 1965.
2. --- , Bassa latinità. Il latino trà l'età tardo-antica e l'altomedioevo con particolare riguardo all'origine delle lingue romanze (3), Turin, 1979.
3. AUERBACH E., Literary Language and its Public in Late Latin Antiquity and in the Middle Ages, Londres, 1965.
4. BANNIARD M., Le lecteur en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville : de ses fonctions à l'état de la langue, in REAug, t. 21, 1975, p. 112-144.
5. --- , Géographie linguistique et linguistique diachronique, in Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II, t. 24, 1980, p. 9-43.
6. BATTISTI C., Secoli illitterati. Appunti sulla crisi del latino prima della riforma carolingia, in Studi Med., 3e série, 1, 1960, p. 362-396.
7. BEC P., Manuel pratique de philologie romane, t. 1, Paris (Picard), 1970 et t. 2, Paris (ib.), 1971.
8. BECKMANN G., Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen, in ZRPh, Beihefte 106, Tübingen, 1963.
9. BEUMANN H., Gregor von Tours und der sermo rusticus, in Festschrift M. Braubach, Münster, 1964, p. 69-98.
10. BONNET M., Le latin de Grégoire de Tours, Paris, 1890.
11. BORST A., Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker, t. 1, Stuttgart, 1957 ; t. 2, ib., 1958.
12. BRAUNFELS W. (éd.), Karl der Grosse, Lebenswerk und Nachleben, t. 2, Das geistige Leben (dir. B.BISCHOFF), Dusseldorf, 1965.



## Erreur ! Argument de commutateur

13. BRUNOT F., Histoire de la langue française (2), t. 1, Paris, 1966.
14. CASTELLANI A., I più antichi testi italiani. Edizione e commento, Bologne, 1973.
15. CURTIUS E. R., Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter (8), Berne-Munich, 1973.
16. DAGRON G., Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'état, in RH, t. 241, 1969, p. 23-56.
17. DELBOUILLE M., Tradition latine et naissance des littératures romanes, in Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters, t. 1, Heidelberg, 1972, p. 3-56.
18. ---, La formation des langues littéraires et les premiers textes, ib., p. 560-584 et 604-622.
19. FLECKENSTEIN J., Die Bildungsreform Karls des Grossen, als Verwirklichung der norma rectitudinis, Bigge, 1953.
20. FLOBERT P., Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne, Paris, 1975.
21. FONTAINE J., Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique (2), 3 vol., Paris, 1983.
22. ---, Isidore de Séville, Traité de la nature, Bordeaux, 1960, p. 85-139 (Etude linguistique).
23. ---, Vita sancti Martini (éd.), t. 1 et 2, Paris, 1967, t. 1, (Introduction) et t. 2, (Commentaire), p. 359-393.
24. FOUCHE P., Phonétique historique du français, t. 2, Les voyelles (2), Paris, 1969 ; t. 3, Les consonnes, Paris, 1961.
25. GLAUCHE G., Schullektüre im Mittelalter, Entstehung und Wandlungen des Lektürekansons bis 1200 nach den Lektüren dargestellt, Munich, 1970.
26. GRAUS F., Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger, Prague, 1965.
27. GRUNDMANN H., Litteratus-Illitteratus, Die Wandlung einer Bildungsnorm vom Altertum zum Mittelalter, in Archiv für Kulturgesch., t. 40, 1958, p. 1-65.
28. HERMAN J., Aspects de la différenciation territoriale du latin sous l'Empire, in BSL, t. 60, 1, 1965, p. 53-70.

**Erreur ! Argument de commutateur**

- 29.--- , Le latin vulgaire, Paris, 1967.
30. JANSON TORE, Mechanisms of Language Change in Latin, Stockholm, 1979.
31. KAHANE H. et R., Decline and Survival of Western Prestige Languages, in Language, t. 55, 1979, p. 183-198.
32. KONTZI R., Die Entstehung der romanischen Sprachen, Darmstadt, 1980.
33. LEHMANN Paul, Erforschung des Mittelalters, t. 1-5, Stuttgart, 1959-1962.
34. LENTNER L., Volkssprache und Sakralsprache. Geschichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzils von Trient, Vienne, 1963.
35. LÖFSTEDT E., Late latin, Oslo, 1959.
36. LOT F., A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?, in ALMA, t. 6, 1931, p. 97-159.
37. LÜDTKE H., Die Entstehung romanischer Schriftsprachen, in Vox Romanica, t. 23, 1964, p. 3-21.
38. MAC KITTERICK R., The frankish Church and the carolingian Reforms, Londres, 1977.
39. MARTINET A., Economie des changements phonétiques, Traité de phonologie diachronique (3), Berne, 1970.
40. MOHRMANN C., Etudes sur le latin des chrétiens, 4 vol, Rome, 1965-1977.
41. MULLER H. F., When did Latin cease to be a Spoken Language in France ?, in The Romanic Review, t. 12, 1921, p. 318-334.
- 42.--- , A Chronology of Vulgar Latin, Halle, 1929.
- 43.--- , L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire, New-York, 1945.
44. MURPHY J., Rhetoric in the Middle Ages: a History of Rhetorical Theory from saint Augustine to the Renaissance, Berkeley, 1974.
45. NORBERG DAG, Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins, Upsal, 1943.
- 46.--- , A quelle époque a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?

**Erreur ! Argument de commutateur**

in Annales ESC, t. 21, 1966, p. 346-356.

47. NORDEN Eduard, Die antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance, 2 vol., Leipzig, 1898.

48. PEI M., The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources, New-York, 1932.

49. PIRENNE H., L'instruction des marchands au Moyen Age, in Annales d'hist. éc. et soc., t. 1, 1929, p. 13-28.

50. --- , De l'état de l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne, in RBen, t. 46, 1934, p. 165-177.

51.

52. RICHE Pierre, Education et culture en Occident barbare, VIe-VIIIe siècle (3), Paris, 1973.

53. --- , Ecoles et enseignement dans le haut Moyen Age, Paris (Aubier), 1979.

54. RICHTER M., Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter, in Historische Zeitschrift, t. 222, 1976, p. 43-80.

55. ROGER M., L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin, Paris, 1905.

56. SABATINI F., Dalla ' scripta latina rustica ' alle ' scriptae romanze, in Studi Med., t. 3, 9, 1968, p. 320-358.

57. SALMON P., Le texte biblique des lectionnaires mérovingiens, in La Bibbia nell'alto medioevo, Settimana 10, Spolète, 1963, p. 491-519.

58. STRAKA G., Les sons et les mots, Paris, 1979.

59. TRAUBE L., Vorlesungen und Abhandlungen (2), 3 vol., Munich, 1965.

60. UYTFANGHE VAN M., Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français, in Romanica Gandensia, t. 16, 1976, p. 5-89.

61.

62. WARTBURG VON W. (trad.), La fragmentation linguistique de la Romania, Paris, 1967.

## Erreur ! Argument de commutateur

63. WOLFF Ph. , Les origines linguistiques de l'Europe occidentale(2), Toulouse, 1982.
64. ZINK M., La prédication en langue romane avant 1300, Paris, 1976.
65. ZUMTHOR P., Langue et technique poétiques à l'époque romane (XIe-XIIIe siècle ), Paris, 1963.

### B - Publications depuis 1981

1. AT SMA H. (éd.), La Neustrie, Les pays au Nord de la Loire de 650 à 850, Beihefte der Francia, 2 vol., Sigmaringen, 1989.
2. --- , Le fonds des chartes mérovingiennes de Saint-Denis, Rapport sur une recherche en cours, in Le haut Moyen Age en Ile-de-France, in Mémoires de la féd. des soc. hist. et arch. de Paris et de l'Ile-de-F., t. 32, 1981, p. 259-272.
3. ---, et VEZIN J. (edd.), Chartae Latinae antiquiores, Facsimile-edition of the Latin Charters Prior to the Ninth Century (Corpus des actes privés originaux du HMA conservés en France), série 13 des CLA, Zurich, 1981 sqq.
4. BAN NIARD M., Vox agrestis : quelques problèmes d'élocution de Cassiodore à Alcuin, in Etudes Antiques, D'Hippocrate à Alcuin, n° spécial de Trames, Limoges, 1985, p. 195-208.
5. --- , Iuxta uniuscuiusque qualitatem : l'écriture médiatrice chez Grégoire le Grand, in Grégoire le Grand, col. CNRS, edd. J. FONTAINE, R. GILLET, Paris, 1986, p. 477-487.
6. --- , Théorie et pratique de la langue et du style chez Alcuin : rusticité feinte et rusticité masquée, in Francia, t. 13, 1986, p. 579-601.
7. --- , Saint Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi (ep. 57), in Jérôme entre l'Orient et l'Occident, Colloque de Chantilly (1986), Paris, 1988, p. 305-322.
8. --- , Genèse culturelle de l'Europe (Ve-VIIIe siècle), Paris, 1989.
9. --- , Latin et communication orale en Gaule : le témoignage de la Vita Elegii, in L'Europe au VIIe siècle : changement et continuité, Colloque CNRS/Warburg Institute, Londres, 1992, p. 58-86.

## Erreur ! Argument de commutateur

10. --- , Genèses linguistiques de la France, in La France de l'an Mil, dir. R. DELORT et D. IOGNA-PRAT, Paris, 1989, p. 214-229.
11. --- , Normes culturelles et réalisme langagier en Lusitanie au VIe siècle : Les choix de Martin de Braga, in Actes du XIV Centenario del Concilio III de Toledo 589-1989, Tolède, 1991, p. 661-676.
12. --- , Viva voce : Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin, Paris (Etudes Augustiniennes), 1992.
13. --- , La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au Ve siècle, in Mélanges J. FONTAINE (éd. L. HOLTZ), Paris, 1992, t. 1, p. 413-427.
14. --- , Rhabanus Maurus and the Vernacular Languages, in R. WRIGHT (édit.), Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres et New-York, 1991, p. 164-174.
15. --- , La cité de la parole : saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone, in Actes du colloque De doctrina christiana, a Classic of Western Culture (Notre-Dame, USA, 1991), sous presse pour 1993.
16. --- , Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle, in Actes du colloque Charles Martel et son temps (Francfort 1992), à paraître dans les Beihefte zur Francia, en 1993.
17. --- , Language and Communication in Carolingian Europe, in New Cambridge Medieval History, t. 2, Part 4, 20 pages dact., sous presse pour 1993.
18. --- , Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie, 30 pages dact., sous presse dans le Bulletin de la Société de linguistique de Paris, 1993.
19. COLLINS R., Beobachtungen zur Form, Sprache und Publikum der Prosabiographien des Venantius Fortunatus in der Hagiographie der römischen Gallien, in ZKG, t. 92, 1, p. 16-38.
20. FLOBERT P. , La date de l'Appendix Probi, in Filologia e forme letterarie, Studi offerti a F. Della Corte, Urbino, 1987, t. 4, p. 299-320.
- 21.-- , Le témoignage épigraphique des apices et des I longae sur les quantités vocaliques en latin impérial, in Latin vulgaire-Latin tardif II, Actes du IIe colloque international (Bologne, 1988), Tubingen, 1990, p. 101-110.

**Erreur ! Argument de commutateur**

22. FONTAINE J., De la pluralité à l'unité dans le «latin carolingien», in Settimana 27, Spolète, 1981, p. 765-818.
23. --- , La naissance difficile d'une latinité médiévale : mutations, étapes et pistes, in BAGB, t. 40, 1981, p. 360-368.
24. --- , HEENE KATRIEN, Audire, legere, uulgo : an Attempt to define Public Use and Comprehensibility of Carolingian Hagiography, in R. WRIGHT, Latin and Romance Languages, p. 146-163.
25. HERMAN J., La différenciation territoriale du latin et la formation des langues romanes, in Actes du XVIIe congrès international de linguistique et de philologie romanes, t. 2, Marseille, 1982, p. 15-62.
26. --- , Spoken and Written Latin in the Last Centuries of the Roman Empire. A Contribution to the Linguistic Theory of the Western Provinces, in WRIGHT R., Latin and the Romance Languages, p. 29-43.
27. --- , Du latin aux langues romanes (recueil d'articles), Tübingen, 1990.
28. HOLTZ L., Donat et la tradition de l'enseignement de l'art grammatical. Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVE-IXe siècle) et édition critique, Paris, 1981.
29. LANCEL S., Fin et survie de la latinité en Afrique du Nord, in REL, t. 59, 1981, p. 269-297.
30. Mc KITTERICK R., The Carolingians and the Written Word, Cambridge, 1989.
31. --- , The Uses of Literacy in Early Medieval Europe, Cambridge, 1990.
32. --- , Latin and Romance : an Historian's Perspective, in R. WRIGHT, Latin and the Romance Languages, p. 130-145.
33. LONGERE Jean, La prédication médiévale, Paris, 1983.
34. LÖFSTEDT B., Rückschau und Aufblick auf die vulgärlateinischen Forschung, in ANRW, 2, 29, 1982, p. 453-479.
35. PENSADO C., How was Leonese Vulgar Layin Read ?, in R. WRIGHT, Latin and Romance Languages, p. 190-204.
36. RICHTER M., Latina lingua-sacra seu uulgaris ? in The Bible and Medieval culture, edd. LOURDAUX W. et VERHELST D., Louvain, 1979, p. 16-34.

## Erreur ! Argument de commutateur

37. --- , Die Sprachenpolitik Karls des Grossen, in Sprachwissenschaft, t. 7, 1982, p. 412-437.
38. --- , A quelle date a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée., in Annales ESC, t. 38, 1983, p. 439-448.
39. --- , Towards a Methodology of Historical Sociolinguistics, in Folia Linguistica Historica, t. 6/1, 1985, p. 41-61.
40. --- , Qui scit litteras scribere, nullum putat esse laborem. Zur Laienschriftlichkeit im 8 Jahrhundert, in Actes du colloque de Francfort sur Charles Martel, à paraître comme Beihefte der Francia (1993).
41. VÄÄNÄNEN V., Recherches et récréations latino-romanes, Naples, 1981.
42. --- , Le problème de la diversification du latin, in ANRW, t. 2, 29, 1, 1983, p. 480-506.
43. VIOLANTE C., Le strutture organizzative della cura d'anime nelle campagne dell'Italia centrosettentrionale, secoli V-X, in Settimana 28, Spolète, 1982, p. 963-1158.
44. UYTFANGHE VAN M., Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et histoire de la communication, in Francia, t. 11, 1984, p. 579-613.
45. --- , L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne, in Studia patristica, t. 16/2, 1985, p. 52-62.
46. --- , Stylisation biblique et condition humaine dans l'hagiographie mérovingienne (600-750), Bruxelles, 1987.
47. --- , Les expressions du type quod uulgo uocant dans les textes latins antérieurs au Concile de Tours et aux serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et linguistiques de la 'langue rustique romaine'? in Zeit. f. rom. Phil., t. 195, 1989, p. 28-49.
48. --- , The Consciousness of a Linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation, in R. WRIGHT, Latin and the Romance Languages, p. 114-129.
49. WALSH Th. J., Spelling Lapses in Early Medieval Latin Documents and the Reconstruction of Primitive Romance Phonology, in R. WRIGHT, Latin and Romance Languages, p. 205-218.
50. WRIGHT Roger, Late Latin and Early Romance : Alcuin's De

## Erreur ! Argument de commutateur

Ortographia and the Council of Tours (813 A. D.), in Papers of the Liverpool Latin Seminar, Liverpool, 1981, p. 343-361.

51. --- , Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France, Liverpool, 1982.

52. --- , Latin tardio y romance temprano (1982-1988), in Rev. de Fil. Esp., t. 68, 1988, p. 257-269.

53. --- , Textos asturianos de los siglos IX y X : Latin barbaro o romance escrito ? , in Lletres asturianas, t. 41, 1991, p. 21-34.

54. --- , On Editing 'Latin' Texts Written by romance-Speakers, in Linguistic Studies in Medieval Spanish, edd. HARRIS-NORTHALL RAY et D. CRAVENS THOMAS, Madison, 1991, p. 191-208.

55. --- (ed.), Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres-New-York, 1991.

56. --- , The Conceptual Distinction between Latin and Romance : Invention or Evolution ? , in R. WRIGHT, Latin and Romance Languages, p. 103-113.

### LES DEUX VIES DE SAINT RIQUIER : DU LATIN MEDIATIQUE AU LATIN HIERATIQUE

1. Que la communication verticale fondée sur l'usage du latin tardif sous sa forme parlée la plus humble ait continué de fonctionner, malgré des difficultés aggravées, jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne, implique de réétudier le statut social, langagier, historique, voire ethnographique des Vies contemporaines. Dans le cadre des recherches engagées sur ce thème sociolinguistique, une triade de documents permet de bâtir un dossier exceptionnellement complet ; ils concernent la Vita Richarii. Cet abbé du Ponthieu, contemporain de Dagobert, a donné son nom à son monastère, fondation devenue fameuse à la fin du VIIIe siècle, lorsque Charles en confia l'abbatiat à Angilbert. Sur les instances de ce dernier, Alcuin a récrit une Vita Richarii d'après un original mérovingien. Comme il se trouve que dans sa lettre dédicatoire Alcuin a analysé le style de cette dernière, l'historien se trouve en présence :

- 1) De la Vita Richarii prima écrite vers la fin du VIIe siècle ;
- 2) De la Vita Richarii IIa dictée en 800 par Alcuin ;
- 3) Des observations stylistiques d'Alcuin sur 1) et de ses intentions en composant 2).

Cet état de la documentation permet d'engager une analyse dans de bonnes conditions de sécurité méthodologique sur le



## Erreur ! Argument de commutateur

fonctionnement de la communication générale au VIIe siècle. En effet, trois conclusion assurées ont pu être posées:

- 1) La Vita prima était effectivement lue à la foule des fidèles lors de la fête du saint ;
- 2) Sa langue très incorrecte (d'après les canons du latin normé) paraissait à ses usagers (les moines du monastère chargés d'organiser la cérémonie) bien appropriée à l'instruction des fidèles.
- 3) La lecture de cette rédaction s'est répétée tous les ans pendant plus d'un siècle (de 670/680 à 800).

Ces questions ont été traitées de manière sinon exhaustive, du moins détaillée (Cf. dans la bibliographie les items 12 - Banniard, Viva voce, 1992 -, p. 378-381, et 16 - Banniard, Seuils et frontières langagières, 1993) ; mais on a jugé utile de présenter un échantillon de ce type de latin, que pour simplifier nous qualifierons de médiatique. En outre, plutôt que de découper le texte en fragments parfois minimes pour suivre les sujets traités, on en donnera le fil continu afin de mieux donner à saisir la respiration réelle de ce Latin Tardif (LT) en pleine évolution.

Il représente en effet un compromis type entre :

- 1) la langue parlée spontanément par les illettrés, dont la métamorphose en ce qui deviendra le protofrançais s'accélère au tournant des années 700, et que par souci de clarté on dénommera le Latin Parlé Tardif de Phase II (LPT2, VIe-VIIIe s.) ;
- 2) la langue parlée de manière plus ou moins contrôlée par les lettrés (si laxiste soit leur grammatica), qui fluctue entre le LPT1 (Latin Parlé Tardif de Phase I, IIIe-Ve s.) et le LPT2, et d'autre part entre les différents niveaux de ces deux stades (langage soutenu, relâché, idiomatique...).
- 3) la langue écrite traditionnelle, lue, écoutée, apprise, imitée par les rédacteurs.

Cela signifie qu'abstraction faite de la prononciation (dont la pression influence souvent la graphie), le phrasé de la langue naturelle est soit reproduit soit décalqué soit simulé par le sermo rusticus de la Vie de saint Riquier. Naturellement, cette tendance générale à user d'une langue écrite évolutive n'exclut pas des réactions normatives (citations bibliques, copies de modèles anciens, voire accès de fièvre grammaticale du dictator).

2. Les deux Vies sont assez brèves : une dizaine de pages des MGH (SRM, t. 7, p. 444-453) pour la rédaction mérovingienne ; longueur légèrement supérieure (SRM, t. 4, p. 390-401) pour sa version révisée carolingienne, étant donné que le texte alcuinien est un peu allongé grâce à divers procédés de délayage. Deux passages ont été retenus, dont la spécificité narrative nous a paru justiciable d'une mise sous titre qui en illustre les caractères. Cet échantillonnage sera plus convaincant, associé à la version du même événement réécrite par Alcuin.

### Le miracle de la taupinière

Le futur saint a commencé sa carrière d'évangéliste en parcourant à cheval son «pays de mission». Voici qu'il offre à une pieuse matrone d'embrasser son nourrisson :

(I) «Atque ipsa femina exiliens cum gaudio in manu porrexit puerum ; eum super equo osculare coepit. Temptatio illico subita euenit ; cum infantulo amplexaret, tanta ferocitas equi emiscere (comprendre erumpere) coepit, ut capud cum pedibus impetu nimis ueloci curreret, et ipse seruus Dei una manu puero alteraque equo tenere, Christo ex ore clamare, huc illucque diuertere. Tunc mater, qui puero dederat, oculos suos claudebat, pectus manibus tundebat, puerum primumgenitum suum ipsa hora mortuum uidere metuebat. Nam ipse seruus Dei Christum uelociter inuocans, puero de manu sua dimisit. Sic ruentem et equo pauentem quasi auicula infans ad terram peruenit, ut teneritudo illius nequaquam conlideret. Mater eius flens et eiulans ad puerum cadentem cucurrit, ut uel smiuuo in manu susciperet. Super mota terra, quam factum talpigini uocant, inlaesum infantem repperit».

(par. 5, page 447).

On fera les remarques suivantes sur ce récit en sermo rusticus (le texte des MGH a été légèrement retouché) :

- 1) Sont laissées de côté les analyses purement linguistiques, qu'il convient de voir dans Banniard 1993. On se bornera à insister sur le phrasé des passages soulignés, annonciateur du protoroman de France.
- 2) Le niveau langagier du texte demeure suffisamment cohérent pour qu'en tenant compte des compétences passives des auditeurs illettrés, on puisse être certain que la narration leur était intelligible.
- 3) Il faudrait évidemment analyser les caractères de la prononciation du lector qui lisait ce texte à haute voix : sans être réductible à la phonétique populaire, sa diction ne pouvait s'en écarter que dans une mesure modérée, résultant d'un compromis entre le souci de mise en valeur de l'énoncé et les capacités de réception des fidèles.
- 4) La teneur du récit mérite aussi attention, dans la mesure où à ce sermo rusticus correspond un type de récit popularisant. Ce classement se fonde sur au moins deux remarques :
  - a) La présentation de Riquier est familière : il embrasse l'enfant ; il est vigoureusement secoué (on pourrait sourire du spectacle) ; il lâche l'enfant.
  - b) Le miracle garde quelque chose de naturel : la chute sur la taupinière confère au dénouement heureux de l'accident un caractère naturel ; c'est un miracle rationnel, qui serait justiciable d'une lecture folklorique.

## Erreur ! Argument de commutateur

3. Voici la rédaction carolingienne.

(II) «Visitavit enim equitando quandam Deo deuotam feminam Richthrudam nomine et iam post dulces uitae epulas et post conloquia salubria ipse uir Dei, ascenso equo, ad propria remeare disposuisset, et femina praedicta iuxta morem equitantis uestigia pariter secuta est, habens in ulnis filiolum suum, ut paruulus quoque benedictione hominis Dei roboraretur, quem ipse ante sacro baptismate Deo regenerauit. Acceptoque infante eques uenerandus seu ad benedicendum seu ad osculandum, sed antiquus hostis omnibus bonis inimicus immisit equo ferocitatem, qui huc illucque dentibus frendens, pedibus calcitrans et toto corpore insaniens et inconsueto impetu per campum discurrere coepit. Quod puida cernens mater oculos avertit, ne morientem uideret filium, quem seruus Dei saeuiente equo manu tenebat. Familia uero pro morte pueri uel casu uiri Dei strepere, plangere, heulare non destitit. Sed dextera Christi, quae Petrum trepidantem leuauit, ne mergeretur in undis, puerum cadentem subleuabat, ne allideretur in terris. Nam oratione a famulo Dei facta, puer incolomis quasi auicula peruenit ad terram et equus redditus est mansuetudini suae. Et mater quidem filium suum super terram sanum et ridentem suscepit in ulnas suas». (par. 10, pages 394-395).

Par rapport à la rédaction popularisante, cette version présente au contraire des traits aristocratiques, comme on en jugera si l'on considère que :

- 1) Le remaniement a bouleversé les caractéristiques langagières du texte : l'élégant latin narratif alcuinien paraît loin tant du modeste latin mérovingien que, par voie de conséquence, du phrasé protoroman, pourtant désormais émergé en terre d'oïl au tournant des années 800.
- 2) Les traits narratifs qui conféraient en outre un aspect familial au saint ont été gommés : Riquier devient un personnage distant et hiératique. Il n'est plus question de prendre l'enfant pour le seul plaisir de l'embrasser : sans oser écarter complètement ce joli geste de Riquier, Alcuin tamise cet épisode (ad benedicendum seu ad osculandum). Riquier n'est plus présenté comme un pauvre cavalier bousculé et un peu ridicule.
- 3) Enfin, la part folklorique du récit est supprimée : c'est une intervention directe de Dieu qui sauve l'enfant ; le pittoresque épisode de la taupinière est effacé.

4. Riquier, parti se retirer en ermite au bord de quelque zone marécageuse du Ponthieu, y édifie une modeste hutte.

### Ma cabane en Ponthieu

## Erreur ! Argument de commutateur

(III) «At beatus sacerdos Dei percunctabat, ut uasta heremi Deus illi prouideret. At uir nobilis scilicet Ghislemarus, siue et alius propinquos similiter nobilis et palatinus nec dissimilis genere Maurontusque nomine, qui postea religionem adeptus et monachus effectus, post abitum Dagoberti ad suam relictam Nantildae reginae suggestionem fecerunt in nomine serui Dei, ut in fisci ditione haberet remotionem. Querebant in prope in ipso pago Pontiuo in Crisciacense (Crécy) foreste, ubi construxerunt tegurium uile satis et paruo nec de ligno cooperto, nisi de rauso exiguo, ubi aquam inuenerunt prope de loco Argubio... (par. 8, p. 449). (Sigobard, le disciple de Riquier, se voit en songe auprès du saint après le décès de celui-ci. Riquier lui montre sa demeure céleste et commente :) 'Frater Sigobarde, mala mansione habuimus de fumo ; uel in ista modo domo non nos nocet fumus'. Ecce ! qui habuit pro Deo obscuritatem, praeparauit illi Deus claritatem et pro fumosa mansione clarissima retributione». (par. 14, p. 453).

Le caractère médiateur et médiatique du LPT de la Vie s'accroît peut-être encore dans cette description de realia.

- 1) A la syntaxe linéaire des attendus succède un phrasé (passages soulignés) décalqué sur la langue familière (LPT2) dans la description. La graphie laisse percer le parler vivant : «ils construisirent une cabanne vile et assez petite et couverte non de bois, mais de roseau mince...». On soulignera qu'en ancien français archaïque, voire classique (VIIIe-XIIe s.) l'ordre des mots suivrait sans peine le déroulement syntagmatique de cet énoncé.
- 2) Les sentences finales répondent si bien à cette caractérisation qu'on osera traduire, imitant le plus ancien français : «Frère Sigobard, male maison eumes de fum (c'est le vieux mot pour fumée) ; <mais> en ceste demeure-<ci> ne nous nuit le fum...». La déduction s'impose : étant entendu que le français parlé archaïque (ou protofrançais, PF) est le produit vif des compétences actives de l'ensemble de la communauté des locuteurs, un type de langage, même partiellement artificiel, qui s'ouvre si largement à ce nouvel état de langue, passe la barrière de la communicabilité qui distingue l'écrit (vaguement traditionnel) de l'oral (largement innovant).

5. Le récit carolingien reprend ainsi ce sujet :

(IV) «Quam uir Dei habitationem cum solo commilitone ingressus, paruo tantum tuguriunculo uilisimo opere contentus, ut habitatio uitae conueniret, superfluum aestimans, saeculi

## Erreur ! Argument de commutateur

contemptorem aliquid saeculi deliciarum habere uideri (par. 13, p. 397)... Ecce, frater Sigobarde, qualem mansionem praeparauit mihi Deus, pro uili quam habui in terra pulcherrimam in caelo, pro contemptibili gloriosam, pro obscura lucidissimam et pro fumosa omni suauitate renitentem». (par. 14, p. 398).

Le remaniement, là aussi profond, ennoblit la trame du texte, car :

- 1) Le récit de la construction de la cabanne a été dépouillé de tous les détails concrets qui donnaient au texte mérovingien sa son caractère quasi archéologique. De ce fait, les mots populaires (à l'exception de mansio, reçu depuis longtemps en latin chrétien) ont été évacués du vocabulaire employé.
- 2) Dans la vision finale, le style est rehaussé pour quitter le niveau du sermo rusticus mérovingien et retourner à celui du sermo simplex «patristique». On remonte à une bonne latinité, même parlée, du temps d'Augustin ou de Césaire d'Arles.

6. De ces quatre fragments, il ressort donc que la Vita Richarii mérovingienne (textes I et III) offre un état de langue et un type de récit apte à la communication générale aux VIIe et VIIIe siècles.

- a) La narration met en scène les événements et leur protagoniste d'une manière que l'on n'hésitera pas à qualifier de popularisante : intention délibérée du rédacteur ou immersion de ce dernier dans le tissu mental, langagier, culturel, collectif ? On ne peut trancher. Mais l'effet de connivence narrative entre le maître faisant la leçon et les auditeurs censés prendre plaisir à ce récit paraît assuré. Le redécoupage alcuinien permet de mieux mesurer a contrario la réalité de ce caractère (fragments II et IV).
- b) La langue et le style sont en harmonie avec a). La distance de cette langue écrite par rapport à la langue vivante spontanée (LPT2) n'est pas nulle, mais elle demeure modérée. Cela est si vrai que le futur protofrançais (PF) sourd de cette graphie correspondant à une latinophonie en phase finale de métamorphose. A ce titre, la Vie constitue un échantillon exemplaire du latin médiateur. Bien entendu, la volonté d'user d'un langage réformé (cultius adnotatum) dans la rédaction alcuinienne prend le caractère inverse du passage à un latin hiératique.
- c) Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on relève enfin un effet antithétique dans cette évolution puisqu'à une langue popularisante a correspondu une mise en scène démystificatrice du miracle qui lui confère un aspect naturel et vraisemblable, alors qu'à une langue aristocratisante a correspondu un traitement distanciateur du même miracle, devenu ainsi surnaturel et mystérieux.

## Erreur ! Argument de commutateur

**Note** : 1) Afin d'alléger cet «exemplum» sociolinguistique, on renvoie à la bibliographie donnée *supra*, p. 000 - 000, et particulièrement aux références A 2, 5, 17, 18, 24, 26, 51, 56 et B 4, 9, 12, 16, 18, 22, 25, 45, 50.

2) Traduction des passages latins cités (la rudesse du latin mérovingien a été sensiblement lissée dans cette translatio) :

(I) « Alors, la femme, toute heureuse, sortit et tendit l'enfant à bout de bras ; Riquier, toujours à cheval, commença à le cajôler. C'est alors qu'une agression subite se produisit : alors qu'il tenait le nourrisson contre lui, un tel accès de sauvagerie saisit le cheval qu'il se jeta d'une ruade dans une course emballée. Si bien que le serviteur de Dieu tenait le cheval d'une main et de l'autre l'enfant, hurlait à pleine bouche "Christ", et divaguait en tous sens. La mère qui avait confié son enfant fermait les yeux, se frappait la poitrine, et craignait de voir son premier né mort sur l'heure. Or, le serviteur de Dieu, tout en invoquant à toute allure le Christ, laissa l'enfant lui tomber de la main. C'est ainsi que, tandis que le cheval ruait et paniquait, l'enfant parvint à terre comme un oiseau, sans que sa tendre chair en subît la moindre contusion. Sa mère se précipita en pleurant à travers les larmes et les cris vers l'enfant au moment de sa chute, pour le relever au moins encore à moitié vif. Elle retrouva l'enfant sain et sauf sur une motte de terre qu'on appelle une taupinière».

(II) «Il rendait à cheval visite à une pieuse femme, Rictrude. Après les plaisirs conviviaux de la vie et les entretiens salutaires, l'homme de Dieu, remonté à cheval, s'apprêtait à rentrer chez lui ; la dite femme suivit, comme d'habitude, les pas du cavalier, en tenant dans son giron son fils tout jeune, afin que le petit fût aussi revigoré par la bénédiction de l'homme de Dieu, qui venait de le régénérer par le saint baptême. Le vénérable cavalier reçut l'enfant pour le bénir ou pour l'embrasser. Mais l'antique ennemi de tout bien provoqua un emballement du cheval : il commença à divaguer à une vitesse inaccoutumée à travers le champ, en grinçant des dents, bottant, s'enrageant. A ce spectacle, la mère, terrifiée, détourna les yeux pour ne pas voir mourir son fils que le serviteur de Dieu tenait, tandis que le cheval s'emportait. La famille trépignait, gémissait, hurlait sans cesse. Mais la dextre du Christ qui releva Pierre vacillant pour l'empêcher d'être englouti, souleva l'enfant dans sa chute pour l'empêcher d'être blessé contre le sol. Car, grâce à une prière faite par le serviteur de Dieu, l'enfant parvint comme un oiseau à terre, sain et sauf et le cheval fut rendu à sa docilité.

## Erreur ! Argument de commutateur

La mère, de son côté, serra contre son sein son fils sauf et souriant».

(III) « Mais le bienheureux prêtre cherchait à obtenir de Dieu qu'il le pourvût d'un désert. Le noble Gislemar, ainsi qu'un autre parent tout aussi noble, appartenant au palais, Maurontus, qui par la suite se convertit et se fit moine, après le décès de Dagobert, obtinrent, sur intervention de la reine restée veuve, Nantilde, que Riquier reçût un domaine retiré relevant de l'autorité du fisc royal. Ils le cherchèrent tout près, dans le pays du Ponthieu, en forêt de Crécy, où ils construisirent une minuscule cabane en matériau vil, dont la couverture ne fut pas faite de bois, mais uniquement de minces roseaux, là où ils trouvèrent de l'eau... (...) "Frère Sigobard, nous avons eu une mauvaise maison enfumée ; mais dans celle-ci la fumée ne nous gênera plus. Et voilà ! Celui qui a subi pour Dieu l'obscurité, Dieu lui a réservé la clarté et, à la place d'une maison enfumée, il lui a préparé une récompense pleine de lumière". ».

(IV) «L'homme de Dieu pénétra dans son habitation en compagnie d'un seul frère d'armes. Il s'était contenté d'une minuscule cabane construite en ouvrage très ordinaire, afin que l'habitation fût appropriée à son style de vie, estimant inopportun qu'un contempteur du monde donnât le spectacle de la jouissance du moindre délice de ce monde... "Voilà, frère Sigobard, quelle maison Dieu a préparé pour moi : à la place de la vile que l'ai eue sur terre, une splendide au ciel ; de la méprisable, une glorieuse ; de l'obscur, une très lumineuse ; et d'une enfumée, une éclatante de toutes les douceurs".».

Michel BANNIARD  
Toulouse 17 6 93

## **Erreur ! Argument de commutateur**

RESUME :

Appliquant les principes de l'analyse sociolinguistique rétrospective, cette étude montre à partir d'un cas particulier comment la réécriture d'une Vie de saint mérovingienne (en l'occurrence celle de Riquier) à l'époque carolingienne a eu pour effet de lui faire perdre son caractère de médiateur entre la langue traditionnelle (écrite et parlée) des lettrés et la langue parlée par les illettrés. A cette occasion, on constate que la connivence entre narrateur et public, manifeste au VIIe siècle, est effacée au VIIIe. On passe ainsi d'un récit popularisant (médiatique) à un récit aristocratisant (hiératique).



**Erreur ! Argument de commutateur**

**Addenda bibliographique** (à ajouter en rubrique B, n° 57 - évidemment si possible) :

SELIG M., FRANK B., HARTMANN J. (éd.), ScriptOralia, Le passage à l'écrit des langues romanes, Tübingen, 1993.